

C'était le sobriquet par lequel je fus appelé par les enfants de mon âge. Beaucoup d'enfants s'appelaient Mohamed, l'utilisation de sobriquets se basant sur des critères visiblement spécifiques se révélait nécessaire à une meilleure communication. Comme il y avait parmi nous un des Marh'rawa des Béni Waraïne qui portait une tresse (*garn*), les enfants pour ne pas nous confondre ajoutèrent le nom de ma tribu au terme *garn* et c'est ainsi que le surnom moqueur de Barnossé Bogarn m'échut.

À l'époque, il n'y avait aucune charge de moquerie dans ce sobriquet. Une décennie plus tard, la moquerie perça, le port de la tresse ayant disparu. L'usage de l'état civil étant encore trop récent, les personnes étaient nommées comme la société les percevait. Ainsi, il y avait des borgnes, des teigneux, des bègues, des blonds, des roux, des nains, des grands, des joufflus, etc., toutes les déformations et les spécificités anatomiques servant de noms vernaculaires pour la communication quotidienne.

Comme j'étais l'aîné, en vertu de la tradition Branès, ma tête était ornée d'une tresse de cheveux issue d'un rond chevelu laissé intact après chaque rasage de ma tête. De ce rond pendait une tresse qui se situait du côté droit du haut du crâne décorée de deux cauris, ce qui me donnait l'aspect d'un petit Tarass Boulba. À l'oreille droite que ma mère avait percée pendait un anneau d'argent.

Ces cauris avaient des vertus incontestables de protection, du moins aux yeux de ma mère. Ils lui avaient été légués par sa grand-mère maternelle, une berbère des Béni Ouriaghel du clan des Hawrich, ces cauris se transmettant par la lignée des femmes pour les besoins magico-religieux. Peut-être était-ce dû à une influence africaine qui, par les mouvements démographiques, avait fini par toucher les Branès.

Dans la tribu des Lhalha se trouvait une casbah dont rien ne subsiste maintenant sauf le toponyme au nom évocateur de Kasba Boulahbach, ce qui signifie littéralement le Fort des Abyssins.

Grâce à ces cauris, j'étais donc protégé des démons invisibles, mais non des visibles qu'étaient les enfants de nos voisins. L'aspect de ma tête tranchait avec celui des autres enfants de Bit Gholam qui avaient subi un degré de *médinisation* plus poussé que le mien.

Chaque tribu ornait ses enfants selon sa coutume. Il y avait celles qui optaient soit pour le *garn*, soit pour le *-orf*, une espèce de houppe médiane sur le haut du crâne à la manière des Mohicans, soit pour le *-orf* et le *garn* à la fois, soit pour une tête complètement rasée ou pas rasée du tout. Toutes les combinaisons étaient possibles. Comme on le voit, l'ornementation des oreilles droites ou gauches ne faisant qu'augmenter les combinaisons ! Les Branès appelaient les enfants non rasés de Taza, les ânon, la chevelure des enfants de la ville ressemblant à leurs yeux à la crinière (*ghofala*) de ces derniers.

Le processus de *médinisation* pour les enfants de mon âge s'amorçait par l'abandon de la tresse et de l'anneau à l'oreille (*khorsa*), ce que fit mon père en coupant un jour d'un coup sec ma tresse qu'il remit à ma mère avec les cauris. Ma mère se mit à pleurer et à marmonner des prières pour ma protection. Mon père, pour la taquiner, lui dit que les démons de la ville différaient de ceux de la campagne ; pour ne pas provoquer ces démons citadins, il fallait absolument ôter les signes protecteurs des démons ruraux ! Ma mère avait pris la tresse et les cauris et les avait cachés religieusement dans son coffre (*sandouk*).

Vingt-trois ans après, au baptême de ma fille, ma mère sortit de son sac les cauris qui avaient orné ma tresse et en fit un bracelet qu'elle passa au poignet du bébé.

Mon crâne, débarrassé du signe de mon appartenance tribale, j'étais sorti fièrement dans la rue, ce qui eut pour résultat de me faire surnommer immédiatement Barnossé Lasla~ (le chauve).

Cela me rendit heureux, car j'avais désormais un nom et une place dans le groupe qui m'associait aux jeux et aux baignades dans la séguia qui passait devant notre maison.

La *qechaba* (longue robe en coton) et les braies ridicules des Branès devaient, elles aussi, céder la place à la chemise et au pantalon modernes pour parfaire ce processus, du moins physiquement. À défaut de souliers, rares en cette époque d'après-guerre, nous portions des sandales (*n-ala*) taillées dans des pneus d'automobiles sur lesquelles le cordonnier fixait avec des clous des lanières en cuir. À la longue, les clous finissaient par s'incruster dans la plante des pieds, ce qui nous faisait mal. Aussi les enfants ne les portaient-ils que devant les parents ; le reste du temps, les pieds étaient nus, surtout lorsqu'il s'agissait de disputer une course à pied (*mess' bayboq*) ou une partie de ballon de chiffons (*kora dchrawate*).

Cependant, si l'aspect physique pouvait être modifié aisément par les parents, il en était autrement de la mentalité paysanne, de l'accent et du langage tribal qui ne disparaissaient jamais malgré le temps et les efforts.